

5

LA MEUNIÈRE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE;

PAR MM. EUGÈNE SCRIBE ET MÉLESVILLE;

MUSIQUE DE M. GARCIA;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
du Gymnase Dramatique, le 16 Mai 1821.*

PRIX : 1 fr. 50 cent.



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,
Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n°. 16.

1821.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ALFRED DE CERNAY. M. GONTIER.

JULIETTE DE PRÉVAL } Cousi- { Mme. ESTHER-DORMEUIL.
ADELINE DE PRÉVAL } nes. { Mlle. VIRGINIE DEJAZET.

THERÈSE, Meunière. Mlle. LALANDE.

PIERRE, Garçon meunier. M. PITROT.

WILLIAMS, Domestique de M. de Cernay. M. FRÉDÉRIC.

CHOEUR DE PAYSANS.



LA MEUNIÈRE,

OPÉRA COMIQUE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un Moulin. Une porte donnant sur le pont qui conduit de l'autre côté de la rivière. Au fond, deux larges croisées qui laissent entrevoir le paysage : près de l'une d'elles, on aperçoit la roue du Moulin ; à droite, une table, des chaises, etc.

SCÈNE I.

PIERRE, *seul, regardant par la fenêtre.*

Ah ! jarni... jarni, en v'là-t-il ?... en v'là-t-il ?... un.... deux... trois ! trois ânes, et montés par de belles dames.... Comme elles galoppent... ah mon Dieu ! en voilà une qui est par terre !... non, ce n'est rien... Par ici, Mesdames, par ici ! prenez garde au petit ruisseau... Eh ! mais... ce sont les dames du château de Préval... mademoiselle Juliette et mademoiselle Adeline.... et la troisième... c'est une femme-de-chambre.

SCÈNE II.

PIERRE, ADELINÉ, JULIETTE : *elles sont en négligé très-élégant ; Adeline est en Amazone.*

ADELINÉ, *à la cantonnade.*

Louison, veille sur notre cavalerie.

PIERRE, *les regardant avec respect.*

Dieu ! quel honneur pour le Moulin !.. des Dames de Paris ; des chapeaux à plumes !

JULIETTE.

En vérité, ma cousine, on a eu raison de nous vanter le Moulin-Joli... Cette prairie... cette rivière... c'est délicieux.

ADELINE.

Et nous ne voyons pas ce qu'il y a de mieux ; car on prétend que la Meunière.... que cette petite Thérèse!... Est-ce qu'elle n'est point ici ?

PIERRE.

Non, Mamzelle... elle est sans doute dans les environs. (*Allant à une corde qui est près de la croisée.*) Mais c'est moi qui suis Pierre, le garçon meunier ; si vous voulez que je sonne la cloche du moulin pour l'avertir...

ADELINE.

Oui, pour faire venir tout le village!.. nous attendrons.

PIERRE.

Tout d'même... v'là joliment des visites qui nous arrivent... Tout-à-l'heure encore... un beau jeune homme, qui est venu dans une belle voiture, et qui, pendant une heure, m'a fait des questions sur madame Thérèse.

JULIETTE.

Ah! ah! cela ne m'étonne pas... et ce beau jeune homme est reparti ?

PIERRE.

Oh! il reviendra ; car il veut parler à la Meunière.

ADELINE.

Et, dis moi, mon garçon, autant que vous autres pouvez vous y connaître, est-ce réellement une beauté ?

PIERRE, *d'un air dédaigneux.*

Une beauté!.... Ah! ben oui... c'est ben pis qu'ça... des manières si gracieuses... un air de gaité.. qui vous engage.. et puis d'autres fois... un air mélancolique... qui vous empêche de parler... Dioux! la Meunière!

JULIETTE.

Il paraît que M. Pierre est de ses admirateurs.

PIERRE.

Tiens! qui est-ce qui n'en serait pas ?

COUPLETS.

1^{er}.

La rose nouvelle
 A moins de fraîcheur :
 Douce , aimable et belle ,
 Toujours d'bonne humeur ;
 D'ceux qu'ell' désespère
 N'ayant nul souci ,
 Sa vertu sévère
 N'a jamais dit oui.
 Voilà la meunière
 Du Moulin Joli.

2^e.

Mais elle est tigresse
 Qu'c'est une pitié ;
 Not' plus bell' jeunesse
 En sèche sur pied ;
 Jusqu'à monsieur l'Maire
 Dont ell' s'moque aussi ;
 Car ell' veut bien plaire ,
 Mais aimer.. nenni !
 Voilà la meunière
 Du Moulin Joli.

ADELINE.

Nous en jugerons bientôt par nous-mêmes... car c'est pour la voir que nous sommes venues déjeuner au moulin.

PIERRE.

Que ne le disiez-vous ?... je vais vous chercher des œufs et du lait... mais tenez... voici madame Thérèse elle-même.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Vot' servante , Mesdames... on m'a dit que vous me faisiez l'honneur de venir prendre du lait au moulin, et je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre... (*A Pierre*,

qui est resté immobile devant elle.) Eh bien! que fais-tu là?... va donc chercher du lait... du pain frais... Pierre!... m'entends-tu?... En vérité... il y a des momens, où tu ne sais ce que tu fais...

PIERRE, toujours immobile. —

Si fait... si fait... c'est que j'étais là, à vous regarder, madame Thérèse...

THÉRÈSE.

La belle occupation!

JULIETTE.

Pierre avait raison... cet air de franchise et de bonne humeur... (*soupirant.*) Vous êtes bien heureuse, madame Thérèse; vous êtes toujours gaie.

THÉRÈSE.

Toujours?... eh! mais oui... à peu-près... pourquoi ne le serais-je pas?... on est toujours heureux, quand on n'a mis son bonheur à la disposition de personne; et je me suis arrangée pour que le mien ne dépendit que de moi... fille d'un brave militaire, qui avait gagné plus d'honneur que d'argent, je fus obligée, à sa mort, d'entrer comme Demoiselle de compagnie auprès d'une grande dame. Là, j'avais la perspective de passer ma vie à végéter dans un salon... en butte aux caprices de Madame, aux airs protecteurs de ses bonnes amies, aux propos galans des jeunes gens du bon ton, qui croyaient m'honorer en me faisant la cour, et qui trouvaient mauvais que je me moquasse d'eux... c'était à n'y pas tenir... j'ai renoncé à mon brillant esclavage; j'ai pris à ferme ce moulin; et, au lieu d'obéir, je commande.

AIR.

Où, j'ai trouvé dans cet asile
 Les biens que désirait mon cœur;
 De vrais amis, un sort tranquille,
 Moins de bruit et plus de bonheur.
 Dans ce séjour je dois me plaire;
 Voyez ces fertiles coteaux,
 Ces prés baignés par la rivière:
 Ici, tout m'invite au repos;
 Et quand je vois fuir la lumière

Près de ces limpides ruisseaux ,
 Je m'endors , et clos ma paupière
 Au doux murmure de leurs eaux.
 Oui, j'ai trouvé , etc.

Et pour les jours de fête,
 Entendez-vous soudain
 Le son de la musette,
 Le son du tambourin.
 De notre sort tranquille
 Satisfaits et joyeux,
 Voilà dans cet asile
 Nos plaisirs et nos jeux.

ADELINE.

Et vous ne nous parlez pas encore de tous vos avantages...
 vous ne nous dites rien de vos amoureux... et dieu sait cependant combien vous en avez...

THÉRÈSE.

Mais oui... l'année n'est pas mauvaise... j'en conviens, je suis coquette...

JULIETTE.

Et jamais cette fière indifférence n'a été troublée ?

THÉRÈSE.

Eh ! mais... je n'en voudrais pas jurer... peut-être une fois si je n'y avais pas pris garde... et puis, écoutez donc, Mesdames, ceci est mon secret... Voilà votre déjeuner.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE, *apportant une jatte de lait, des tasses, des assiettes et du pain.*

PIERRE.

Ça, il est tout chaud, car je venons de le traire moi-même...

ADELINE.

Quel bonheur ! du lait chaud... moi qui l'aime à la folie...

THÉRÈSE.

Ce que je vous offre là n'est pas trop bon.

Excellent!

ADELINE.

THÉRÈSE.

Et vous, Mademoiselle Juliette... vous n'en voulez pas davantage ?

ADELINE, *bas à Thérèse.*

Oh non, ma cousine ne mangé pas, parce qu'elle a du chagrin... elle s'afflige, parce que son père veut absolument la marier... est-elle singulière ?

THÉRÈSE.

Serait-il vrai ?

ADELINE, *toujours mangeant.*

Eh bien! si j'étais à sa place... imagine-toi, Thérèse, un jeune homme qui n'a plus de parens, et qui est maître de sa fortune... cinquante mille livres de rente... un château superbe dans les environs... et de plus, un jeune homme très à la mode.

JULIETTE.

Oui... un fat... et un sot...

ADELINE.

Par exemple... si cela empêchait les mariages... il ne faut pas croire d'ailleurs qu'il s'en présente si facilement... Cet hiver j'étais partout... je n'ai pas manqué une soirée, ni une partie de cheval... j'étais de toutes les cavalcades au bois de Boulogne et cependant je suis encore demoiselle.

THÉRÈSE.

Voilà qui est incroyable... (*à Juliette.*) Le futur vous déplaît donc beaucoup ?...

JULIETTE.

Plus que je ne peux te dire... et si je pouvais rompre ce mariage...

ADELINE.

Oh! c'est que ma cousine est très-romanesque... elle fait même des livres... et puis, elle n'en est pas sûre, mais elle croit qu'elle en aime un autre...

JULIETTE, *lui faisant signe de se taire.*

Adeline!

ADELINE.

Tout le monde le sait... c'est mon cousin Alphonse... voilà.

THÉRÈSE.

C'est bien assez... et, je le vois, le prétendu est condamné... mais un jeune homme à la mode, cinquante mille livres de rente; je conçois qu'on ne peut guère le traiter en futur de comédie... il me semble cependant, s'il m'était permis de donner mon avis, qu'on pourrait s'arranger pour que le refus vint de lui; et alors M. le comte de Préval, votre père, n'aurait plus rien à dire...

JULIETTE, *se levant de table.*

Il serait possible !... et par quel moyen ?...

THÉRÈSE.

Eh ! mais... avec un peu de coquetterie... nous n'avons point d'autres armes; et quand on nous attaque, il faut bien se défendre... (*A Juliette.*) Dès que le futur se présentera, soyez triste, maussade... cela vous sera difficile; je le sens; mais dans une conspiration, il faut savoir dissimuler... mademoiselle Adeline, au contraire, sera charmante : vive, sémillante, romanesque, selon la circonstance...

ADELINE.

J'entends... vous me chargez de tourner la tête au prétendu; un projet délicieux ! et dès qu'il sera à mes pieds, dès que le mariage sera rompu...

THÉRÈSE.

Nous nous moquons de lui...

ADELINE.

C'est très-bien.

PIERRE, *qui ôte sa serviette.*

Oui, que c'est bien... c'est là de l'esprit, et de l'inloquence... Dieux, la Meunière !...

ADELINE.

Mais il faut que Thérèse soit de la partie.

THÉRÈSE.

Moi ! Mademoiselle..

PIERRE.

Oui, madame Thérèse, faut en être pour l'achever.

La Meunière.

THÉRÈSE.

Allons, tais-toi.

PIERRE.

Je me tais... Dieux ! la Meu...

THÉRÈSE.

Et quand vient le prétendu ?

ADELINE.

On l'attend cette semaine au château de Cernay... cette terre qui est ici près, et dont il vient d'hériter.

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu... ce serait M. Alfred de Cernay ?...

JULIETTE.

Tu le connais !...

THÉRÈSE.

Oui, c'était le fils de cette dame si riche dont je vous parlais tout-à-l'heure ; et chez qui j'ai passé quelques mois à Paris...

ADELINE.

Eh bien ! M. Alfred est-il un ennemi redoutable ?

THÉRÈSE.

C'est selon !... il le serait peut-être beaucoup, s'il s'était donné pour devenir homme de mérite la moitié de la peine qu'il se donne pour être fat... c'était d'abord mon défenseur, mon chevalier... on m'écrivait même que, tout récemment encore, il avait eu la bonté de se faire une querelle pour moi.

ADELINE.

Ah ! le pauvre garçon !...

THÉRÈSE.

Oh ! ne le plaignez pas.... il suffit de le connaître pour ne plus le craindre ; et ses défauts l'empêchent d'être dangereux.

ADELINE.

J'en suis sûre, il a déjà été amoureux de toi...

THÉRÈSE.

Amoureux... vous me faites bien de l'honneur. Avec la demoiselle de compagnie de sa mère, monsieur Alfred n'y

faisait pas tant de façons... il n'avait pas le temps de conquérir ma tendresse ; et il aurait trouvé plus commode de l'acheter... c'est un nouveau système qui a beaucoup de succès maintenant... il est si difficile d'être aimable... et si aisé d'être riche !

PIERRE.

Jarni!... v'là un vilain homme !...

ADELINE.

Raison de plus pour nous venger... pour l'humilier... Mais entendons-nous ! je serai pour le sentiment.

THÉRÈSE.

Et moi pour la gaité.

ADELINE.

Ah ! l'excellente idée !... vous savez , mon cheval anglais... je ferai semblant d'être emportée par lui... et ma guitare .. et mes romances italiennes... et puis tu sais que je me trouve mal quand je veux.

JULIETTE.

Si ce n'est que cela , et moi aussi. Mais surtout, n'oubliez pas de lui dire beaucoup de mal de moi... ne m'épargnez pas.

ADELINE.

Ah ! sois tranquille...

JULIETTE.

Que de reconnaissance!... Avec une pareille union, et en nous entendant aussi bien, il est impossible que notre ligue ne réussisse pas.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED DE CERNAY.

ALFRED, *parlant à un domestique.*

Retourne près du cheval , et prends garde qu'il ne s'emporte encore... (*Il achève de lui parler bas.*)

PIERRE.

C'est mon jeune homme de ce matin.

THÉRÈSE, *bas aux autres dames.*

C'est lui-même.

ADELINE.

Tant mieux... il ne nous connaît pas, et nous le connaissons... l'occasion est favorable... attaquons.

ALFRED, *tournant le dos aux trois dames et regardant avec sa lorgnette.*

Très-joli... très-joli... surtout le petit pont où j'ai pensé me rompre le cou... ces deux planches brisées sont admirables pour l'effet... (*A Pierre.*) Eh bien, est-elle rentrée, cette farouche Meunière? (*Apercevant les deux dames.*) Mais voilà qui est du dernier genre... je ne m'attendais pas à trouver en ces lieux une pareille réunion... Mesdames, que j'ai d'excusés à vous demander de ne pas vous avoir aperçues... depuis qu'on est obligé d'avoir le vue basse, il n'y a rien d'incommode comme cela.

JULIETTE.

On ne nous a point trompées.

ADELINE.

Oui... il est passablement fat!

THÉRÈSE.

Votre servante, Monsieur.

ALFRED.

C'est elle... c'est Thérèse.

THÉRÈSE.

Vous, si loin de la capitale!... je ne me serais pas attendue à recevoir ici Monsieur Alfred...

ALFRED.

Tais-toi donc!... je suis incognito.

ADELINE.

La précaution est bonne.

ALFRED, *bas à Thérèse.*

Qu'est-ce que c'est que ces provinciales?

THÉRÈSE.

Ce sont des dames de Paris.

ALFRED.

Oui?... (*d'un air galant*) en effet, ce sont des grâces parisiennes... Mais savez-vous que c'est perfide... moi, qui venais

ici de confiance... ce n'est pas du tout un endroit sûr que ce moulin.

COUPLETS.

D'honneur, une étoile fatale
De mon destin règle le cours :
Je fuis, loin de la Capitale,
Et les belles et les amours.

Au sein des champs, dans un humble ermitage,
Je me dérobe à leurs traits ennemis ;
Et tout d'un coup l'amour m'offre au village
Plus de dangers qu'on n'en trouve à Paris.

JULIETTE ET ADELINÉ.

Ah ! comme il me regarde !
C'est de moi qu'il est enchanté ;
Mais plus je le regarde,
Il n'est pas mal en vérité.

THÉRÈSE.

Ah ! comme il vous regardoît
Il va perdre sa liberté ;
Mesdames, prenez garde :
N'oublions pas notre traité.

ALFRED.

Oui, plus je les regarde,
Plus mon cœur en est enchanté ;
Mais prenons garde
De perdre ici ma liberté.

ADELINE.

Dans cette aimable solitude
Nous venons passer le printemps ;
A la bienfaisance, à l'étude,
Nous consacrons tous nos instans.

ALFRED.

Quels goûts touchans ! quel innocent langage !
Je ne sais plus dans quel pays je suis :
A vos vertus, on se croit au village ;
A vos attraits, on se croit à Paris.

Ensemble.

JULIETTE ET ADELINÉ.

Ah ! comme il me regarde ! etc.

THÉRÈSE.

Ah ! comme il vous regarde ! etc.

ALFRED.

Oui , plus je les regarde , etc.

ALFRED.

Mais c'est champêtre... c'est délicieux , c'est une idylle... mais je suis comme vous , Mesdames , je suis pastoral en diable , et je viens m'établir dans le pays. (*A Thérèse.*) Oui , c'est une affaire décidée... Je te raconterai cela... mais avant tout , j'ai voulu venir te voir ; c'est bien hardi , après la manière dont tu m'as traité... mais j'avais un service à te demander ; et je te crois assez généreuse...

THÉRÈSE.

Ah ! parlez...

ALFRED.

D'abord... je n'étais pas fâché de te déclarer... et je suis venu en poste pour cela... te déclarer que je ne t'aime plus... ce n'est pas sans peine... voilà trois mois que je m'exerce... mais maintenant j'en suis sûr... j'ai pris mes arrangemens en conséquence.

ADELINE.

Vos arrangemens ?...

ALFRED.

Oui .. je ne sais pas ce que je n'aurais pas fait pour t'oublier... enfin , je me marie !... c'est à ce point-là...

JULIETTE.

Comment , Monsieur ?...

ALFRED.

Oui ; Madame ; c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... il n'y a pas d'extravagances qu'elle ne m'ait fait faire... et c'est même à propos de cette dernière que je voulais lui demander... (*Il fait un geste de douleur en touchant sa main.*) Aye...

THÉRÈSE, vivement.

Qu'avez-vous donc ?... Vous avez l'air de souffrir.

Ensemble.

ALFRED.

Non, ce n'est rien... une égratignure... il y a déjà quinze jours... et c'était fini... mais, tout-à-l'heure, en voulant retenir mon cheval... à peine si la peau est enlevée.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! quelle imprudence! (*Elle tire un mouchoir blanc.*)

ADELINE.

Attendez... de l'eau fraîche...

(*Elles le font asseoir sur une chaise, et s'empressent toutes trois autour de lui. Thérèse se met à genoux, et panse son bras, tandis que les autres sont groupées différemment.*)

ALFRED.

En vérité, je suis trop heureux... combien vous êtes bonnes... la *Molinara* surtout.

THÉRÈSE.

Il y a quinze jours, dites-vous?... ce qu'on m'écrivait était donc vrai!... vous vous êtes battu... et pour qui?...

ALFRED.

Comment!... tu savais?... la querelle la plus extravagante... le chevalier de Blinval qui s'avise de me soutenir que tu m'aimes... je te le demande.

THÉRÈSE, *avec émotion.*

Moi?...

ALFRED.

Moi, je soutenais que tu ne m'aimais pas: j'avais bien mes raisons pour cela; et fier de la bonté de ma cause... je me suis battu.

THÉRÈSE, *avec intention.*

Et vous avez été blessé... ce qui prouve que votre cause n'était peut-être pas si bonne que vous le croyez.

ALFRED.

Ah! coquette... mais je suis en garde maintenant, et je te défie bien de m'y reprendre...

THÉRÈSE.

Mais tenez-vous donc...

ALFRED.

Oui, revenons à l'objet de ma visite : puisque vous habitez les environs, vous devez connaître le château de Préval... n'y a-t-il pas une noce ?

JULIETTE.

Sans doute.

ALFRED.

Ah ! ah ! et que dit-on du futur ?

ADELINE.

Mais... on le cite comme un chevalier charmant : comme un homme galant , spirituel , modeste.

ALFRED.

Il y a bien quelque chose comme cela...

THÉRÈSE, *achevant d'arranger son mouchoir qu'elle attache avec une épingle.*

Laissez-donc... on assure au contraire que c'est un fat.

ALFRED, *faisant un mouvement.*

Hein ! qu'est-ce qu'elle dit ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon dieu... est-ce que je vous ai piqué ?

ALFRED.

Non , non... mais je le connais, moi, le prétendu... il a beaucoup de défauts, j'en conviens... mais pour ce qui est d'être fat... non... je m'en défends... certainement, je ne suis pas fat, et je défie...

ADELINE ET JULIETTE, *en riant.*

Comment, vous êtes monsieur de Cernay ?

ALFRED.

Eh bien, oui, Mesdames, j'en conviens... d'ailleurs, cette friponne-là n'a voulu que plaisanter, parce que raisonnablement, on ne peut pas soutenir que je sois... et la preuve, c'est que je suis enchanté de votre franchise à toutes... et si j'osais encore vous consulter... c'est peut-être une erreur ; mais, moi je crois aux jolies femmes ; et vous m'inspirez une confiance que je n'ai jamais éprouvée pour personne.

ADELINE, *à part.*

Ils ont beau dire... ce jeune-homme-là a d'excellentes qualités...

ALFRED.

Que pensez-vous de la famille où je vais entrer?... des dames de Préal?... (*A Thérèse.*) C'est là ce que je venais te demander...

THÉRÈSE:

Mais, elle sont plusieurs dont on dit beaucoup de bien...

ALFRED.

Oui, je sais... une petite cousine... mais la fille de la maison, ma future n'est-ce pas elle qui a des talents agréables, qui monte à cheval comme Franconi?... moi, j'aimerais assez cela...

ADELINE, *avec joie.*

Non, Monsieur, non, ce n'est pas elle.

ALFRED.

Ah! oui... je me rappelle... on m'a parlé d'une voix charmante, un goût exquis, une élève de madame Mainvielle.

ADELINE.

Non, Monsieur, non; ce n'est pas elle, non plus... c'est probablement une de ses parentes.

ALFRED.

Ah! tant pis... mais alors, quels sont donc les avantages de mademoiselle de Préal?

JULIETTE.

J'ignore quel peut être son mérite, mais on assure d'avance qu'elle a reçu une excellente éducation...

ADELINE, *bas à Juliette.*

Tais-toi donc (*Haut.*) Oui, une éducation tellement soignée, qu'elle a fini par devenir pédante et par faire des livres.

THÉRÈSE.

Qui, sans doute n'ont pas le sens commun?

La Meunière.

ADELINE.

Et auxquels elle met une prétention... (*Bas à Juliette.*)
Tu vois comme nous te servons.

JULIETTE, *de même.*

Et je vous remercie beaucoup... (*Haut*) Certainement, je ne défends pas ses ouvrages; mais pour dire qu'elle y met de la prétention...

ADELINE.

Oh! beaucoup, quoiqu'elle ne l'avoue pas... parce qu'il faut tout dire, elle ne manque pas d'amour-propre.

THÉRÈSE.

Et un caractère...

JULIETTE.

Par exemple, si on peut dire... c'est bien plutôt vous, Mesdames.

ADELINE.

Et son humeur... je ne vous en parle pas; mais, pour un rien, elle se fâche, se met en colère, même contre les personnes qui lui rendent service... demandez plutôt à Thérèse.

THÉRÈSE.

Non... mais je erois seulement qu'elle a des caprices, et qu'elle change quelquefois d'idée.

JULIETTE, *à part.*

Allons... tout le monde est contre moi; c'est une indignité.

ALFRED.

D'après ce que je viens d'entendre, il me semble que ma prétendue...

(*On entend le commencement de la symphonie du morceau suivant.*)

ALFRED, *continue.*

Eh! mais, quel est ce bruit?... Dieu me pardonne, ce sont les notables de l'endroit qui viennent sans doute me complimenter... c'est charmant l'incognito, il n'y a rien de tel pour être promptement découvert.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VILLAGEOIS, ET VILLAGEOISES, conduits par
PIERRE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Chœur.

C'est un e ivresse que notre cœur
N'avait pas-encore éprouvée...
En ces lieux, de not 'bon seigneur
Nous venons fêter l'arrivée.

ALFRED, *leur donnant de l'argent.*

C'est bon, c'est bien, mes chers amis.

PIERRE.

Pour vous présenter leur hommage,
Tous les habitans du village
Dans votre parc sont réunis.

ADELINÉ.

Eh ! mais, nous désirons connaître
Le château, le parc, le jardin,
Monsieur, nous permettra peut-être...

ALFRED.

Je vous y donnerai la main.

ADELINÉ ET THÉRÈSE.

Tout est, dit-on, d'une magnificence,
D'une beauté, d'une élégance !
Des rochers et des arbrisseaux ;
Des volières et des oiseaux,
Des cascades et des ruisseaux.

ALFRED.

Moi-même aussi, je ferai connaissance
Avec mes rochers, mes oiseaux,
Mes cascades et mes ruisseaux.

Ensemble.

TOUS.

Allons... allons,
Partons.

JULIETTE, *à part.*

Ah ! c'est affreux ! je perds courage :
Plus de repos, plus de bonheur ;
Pour me venger de cet outrage,
Si je pouvais toucher son cœur.

ADELINE.

Nous triomphons ; allons, courage !

(À Juliette.)

Ma chère, c'est pour ton bonheur.

(À part.)

Oui, malgré son humeur volage,
C'est moi qui possède son cœur.

ALFRED.

Non, plus de chaîne, d'esclavage,
L'amour me promet le bonheur ;

(Regardant la meunière.)

Et malgré son humeur sauvage,
C'est moi qui toucherai son cœur.

THÉRÈSE, *à part.*

Quand je le voudrai, je le gage,
Je charmerai le séducteur ;
Et malgré son humeur volage,
C'est moi qui toucherai son cœur.

PIERRE ET LES PAYSANS.

Venez recevoir notre hommage,
Nous vous l'offrons tous de bon cœur.

(Les Dames ont pris leurs chapeaux leurs ombrelles ; Alfred sort en donnant la main, à Juliette et à Adeline ; tous les Villageois les suivent : Thérèse et Pierre restent dans le moulin.)

Ensemble.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, PIERRE.

THÉRÈSE.

Eh bien, Pierre... tu ne les suis pas ?

PIERRE.

Oh ! que non... j'ai déjà assez vu ce biau Monsieur... C'est lui qui est déjà venu à ce matin, pendant que vous étiez sortie.

THÉRÈSE.

Quoi !... il était venu ?..

PIERRE.

En chaise de poste, quoi ! en arrivant de Paris... et pour aller entendre encore tous ces paysans qui vont vous crier aux oreilles... *Vive M. Alfred*... J'ai autant aimé rester ici... j'ai bien fait, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Si cela t'a fait plaisir.

PIERRE.

Oui, moi, je ne l'aime pas ce Monsieur de Cernay... il a toujours un air de vous regarder qui fait que... enfin, moi, il ne me revient pas... sans compter, que moi, il m'avait pris en affection, et que ce matin, il n'a fait que me parler de vous.

THÉRÈSE, *avec joie*.

De moi ?..

PIERRE.

Oui, sur ce que vous faites, et sur ce que vous ne faites pas... et patati, et patata... et y bavardait, que c'était insupportable... Enfin, pour vous en donner un exemple, il m'a demandé si vous aviez des amoureux ?

THÉRÈSE.

Il t'a demandé..

PIERRE.

Oui, c'est indiscret... et alors, moi, je lui ai appris quel-

que chose... dont je ne vous ai pas encore parlé... et que je veux toujours vous dire... mais ça... c'est une chose... Allez... je suis bien sûr, madame Thérèse, que vous ne vous en doutez pas...

THÉRÈSE, *à part.*

Pauvre Pierre... Je le savais avant lui.

PIERRE.

Eh bien! croiriez-vous que ce mal-avisé s'est fâché... Eh bien! tant mieux, je l'ai fait exprès... et ça me causait du plaisir, à moi, de le voir en colère..

THÉRÈSE.

En colère... Ah! mon dieu, Pierre, que lui avez-vous donc raconté?

PIERRE.

Comment, madame Thérèse... Vrai, vous voulez que je vous le dise... Eh bien! ma foi, voilà enfin une occasion, et je vais... (*Se retournant.*) Là, encore du monde!... ça commençait si bien... (*Regardant dans la coulisse.*) Jarni... c'est lui... dites donc, madame Thérèse... vous vous rappelez bien la manigance dont vous êtes convenue ce matin avec ces Dames... tâchez donc de vous moquer de lui, mais en conscience...

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, ET PIERRE, *à gauche*, ALFRED, ET WILLIAMS, *entrant par le fond.*

WILLIAMS.

Je vous répète, Monsieur, que ce sont les demoiselles de Préval... les paysans me l'ont assuré... et celle à qui vous n'avez pas dit un mot, est mademoiselle Juliette, votre prétendue.

ALFRED.

Que veux-tu? je ne pouvais pas le deviner!..

WILLIAMS.

Et cependant on vous avait envoyé son portrait.

ALFRED, à *Williams*.

C'est vrai... je l'avais là... mais je ne l'ai seulement pas regardé... exécute toujours mes ordres... les villageois... les ménagères... un bal champêtre... que rien n'y manque (*Apercevant Thérèse.*) C'est Thérèse !... Va vite... que tout soit prêt dans une heure, sur la pelouse en face le moulin. (*Williams sort ; Alfred apercevant Pierre.*) Justement, Pierre, c'est toi que je cherchais... va donner l'ordre de distribuer du vin à ces bons paysans ; et n'oublie pas d'en boire à ma santé.

PIERRE.

Oui, que j'en boirai ! (*A part*) Mais à sa santé, c'est autre chose. (*Bas à Thérèse*) Je vous en prie, madame Thérèse, ne le marchandez pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ALFRED, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Quoi ! vous voilà déjà de retour ? vous avez donc abandonné ces Dames dans les allées de votre parc ?... Mais c'est très-mal.

ALFRED.

Oui, notre promenade a été assez ennuyeuse ! Et toi, qu'as-tu fait pendant ce temps ?

THÉRÈSE, *soupirant.*

Moi !... j'ai pensé à vous.

ALFRED, *avec joie.*

A moi !

THÉRÈSE.

Oui ; à vos travers... à vos défauts.

ALFRED.

Eh ! mais... tu as une manière de penser à moi, qui est très-désagréable.

THÉRÈSE.

C'est l'amitié que j'ai pour vous... je voudrais que tout le monde vous aimât.

ALFRED.

Eh bien ! si tu commençais... si tu leur donnais l'exemple...

THÉRÈSE.

Je ne peux pas, et c'est ce qui me désole... vous vous arrangez de manière qu'il n'y a pas moyen.

ALFRED.

Je voulais te parler ; mais à toi seule, et depuis que je suis arrivé, je n'ai pu en trouver l'occasion.

THÉRÈSE.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc à me dire ?

ALFRED.

Tu te doutes bien que je ne venais pas seulement ici pour prendre des informations sur ma prétendue... j'avais une demande à te faire... Eh bien ! tu ne le croirais pas, je ne sais comment m'y prendre !

THÉRÈSE.

Quoi, Monsieur ?

ALFRED.

Oh, ne t'effraie pas... je ne veux pas te parler d'amour !... Ne crois pas que je m'expose encore à tes railleries, à tes mépris... j'aimerais mieux mourir que de te faire la cour... parce que... certainement, tu es fort jolie, je crois même que tu es mieux que jamais... mais tu as des défauts... tu en as de très-grands... d'abord tu ne peux pas me souffrir.

THÉRÈSE.

Moi, Monsieur ?

ALFRED.

Oh ! je sais ce que tu vas me dire... c'est moi seul, ce sont mes extravagances qui t'ont fait quitter Paris... Eh bien ! tu avais raison de me fuir... de repousser mes offres... je t'aimais alors... mais... maintenant que je ne t'aime plus... que je ne t'aimerai jamais... ou le Diable m'emporte... je ne vois pas ce qui t'empêcherait d'accepter...

THÉRÈSE.

Que voulez-vous dire ?

ALFRED.

Oui, Thérèse ; ce moulin... cette prairie... les terres qui

dépendent... (*Jetant un parchemin sur la table.*) Tout cela est à toi... C'est ce que je voulais te supplier d'accepter.... tu ne peux pas me refuser.. moi , c'est fini... je me marie... ça n'est point suspect... c'est le présent de noce.

DUO.

THÉRÈSE.

Non, non je ne puis croire encore
A tant de générosité ;
Mais cette amitié qui m'honore
Suffit à ma félicité.

ALFRED.

Tu me refuses...

THÉRÈSE.

Je le doi.

ALFRED.

Comment, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Ah ! laissez-moi,
Laissez-moi, je vous en supplie
Garder le nom de votre amie.

ALFRED.

Eh ! quoi tu serais mon amie ?
Ton regard n'est-il pas trompeur ?
N'est-ce point encore une erreur ?

THÉRÈSE, *tendrement.*

Non, non, plus de coquetterie,
Plus de détours, de fausseté,
Mon cœur a dit la vérité.

Ensemble.

Je ne puis croire encore
A cet espoir flatteur.
Un bonheur que j'ignore
Fait palpiter mon cœur.

ALFRED, *plus tendrement.*

Eh ! quoi ne puis-je donc prétendre

La Meunière.

Qu'à ta seule amitié?
Jamais d'un sentiment plus tendre
Mon amour ne sera payé!

THÉRÈSE, *émue.*

Votre amour!...

ALFRED, *vivement.*

Eh! bien... oui, je t'aime,
Mon cœur, en dépit de moi-même,
Brûle toujours du même feu.

(*Moment de silence.*)

Eh! quoi, Thérèse sans colère,
Tu viens d'entendre cet aveu?
Ton cœur serait-il moins sévère?

(*A part.*)

Elle est émue, et ce trouble soudain...

(*Haut.*)

N'est-ce point encore une ruse?...
Parle, dis-moi... si je m'abuse...
Réponds... ou je vais croire enfin
Que tu partages ma tendresse.

(*A part.*)

Elle se tait!...

(*Haut.*)

Oui, c'en est fait,
Connais donc toute ma faiblesse.

(*Se jetant à ses pieds.*)

Et reçois en ce jour
Et mon cœur et...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ADELINÉ, JULIETTE, ET PIERRE, dans le fond.

JULIETTE, ADELINÉ ET PIERRE, riant.

Ah! le bon tour,

Ah! ah! ah!

L'aventure est singulière;

Et dieu merci,

Notre complot a réussi.

ALFRED.

Quel est donc ce mystère?

Et pourquoi nous surprendre ainsi?

THÉRÈSE.

Quelle contrainte! il faut me taire;

Il va m'accuser aussi.

ALFRED, étonné.

Quoi! Mesdames, vous étiez-là?... et que signifie?...

JULIETTE.

Que cette plaisanterie a été poussée trop loin... que l'on s'amuse à vos dépens, et que pour votre honneur il est peut-être temps que vous daigniez vous en apercevoir..

ALFRED.

Quoi! tout-à-l'heure, Thérèse..

ADELINÉ.

Jouait avec vous la comédie... et nous étions du complot.

PIERRE.

Ah! mon Dieu, oui!.. nous en étions tous... c'était convenu.

ADELINÉ.

Très-bien, Thérèse...

ALFRED, regardant alternativement les dames, et Thérèse.

Ah! vous étiez convenues. Elle se tait... qu'elle trahison... et je suis encore sa dupe. (*Affectant un air riant.*) Vrai..

Mesdames... j'avais donc un air bien sot... bien ridicule!...

JULIETTE.

Mais... pas mal...

ALFRED.

D'honneur ! vous m'enchantez !... et... vous ne vous doutez pas de ce que vos éloges ont de flatteur!.... mais plus j'y pense... (*Regardant Adeline.*) Ici... l'étonnement ... (*Regardant Juliette.*) Là... un air de dépit... et même de colère... et Thérèse... les yeux baissés, et jouant encore un reste d'émotion., jusqu'à Pierre lui-même.. les yeux fixes et la bouche ouverte... (*Riant aux éclats.*) Ah ! ah ! ah ! C'est charmant ! et il paraît que nous nous sommes tous donné un mal... pour nous acquitter de nos rôles... ah ! ah !

PIERRE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ?

ALFRED.

Va voir.... si Williams, mon domestique, a exécuté mes ordres.

PIERRE.

Comment ?

ALFRED.

Va, te dis-je, et qu'il m'avertisse quand tout sera prêt.

Pierre sort.

SCÈNE XI.

ALFRED, JULIETTE, ADELINÉ, THÉRÈSE.

ALFRED.

Oui, Mesdames, j'avais à faire à forte partie... mais il ne faut pas croire que nous autres Parisiens ne prenions pas d'informations... et je demande pardon à mon aimable prétendue, de n'avoir point été sa dupe.

JULIETTE.

Quoi ! Monsieur, vous saviez?..

ALFRED.

Que je parlais à mademoiselle Juliette de Préval..... mon cœur seul vous eût devinées mais quand on se marie, il y a tou-

jours quelques parens officieux qui vous envoient le portrait de la future... et j'avais le vôtre depuis quinze jours... (*Le lui donnant.*) Voyez plutôt si ce ne sont pas là ces traits charmans.... Quant à Thérèse, elle est fort aimable, et je n'oublierai jamais le délicieux quart-d'heure que j'ai passé auprès d'elle.... mais elle ne peut pas exiger que ma flamme dure plus longtemps que l'entrevue qui l'a fait naître.

THÉRÈSE.

Comment !

ALFRED.

Ces dames me permettront-elles de leur donner la main pour les conduire au petit bal champêtre que j'avais commandé pour elle ?s..

JULIETTE.

Un bal champêtre !... c'est délicieux.

ALFRED.

Oui... une surprise que je vous ménageais...

JULIETTE.

En vérité, Mesdemoiselles, je suis désespérée de la tournure que prend notre conspiration... mais je ne pouvais pas prévoir...

ADELINÉ, regardant Alfred.

Oh ! cela est fâcheux... pour vous... mais il ne faut pas vous désoler... (*A part.*) D'abord, s'il l'épouse, j'en mourrai de dépit.

ALFRED.

Eh bien !.. partons-nous ? tout le village est rassemblé sur la pelouse en face le moulin.. et les ménétriers nous attendent ; je suis si content... si heureux, que je veux que ce soit un jour de bonheur pour tout le monde.

THÉRÈSE, à part.

Pour tout le monde...

JULIETTE, prenant la main d'Alfred est prête à partir.

Thérèse.... vous verra-t-on à la danse ?... (*Thérèse veut parler... elle ne peut et se contente de faire un signe de tête pour refuser.*) Adieu donc, Thérèse.

ADELINE.

Adieu , la Meunière.

ALFRED.

Adieu... (*Il fait un pas vers elle , et s'arrête.*) Adieu ,
Mademoiselle.

JULIETTE.

Allons donc... le bal va commencer sans nous.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, seule.

Enfin ils sont partis... et Monsieur Alfred ! quelle idée emporte-t-il de moi ?.. au moment même, où il me donnait tant de preuves de sa bonté... de sa tendresse... il me croit fausse... perfide... et impossible de me défendre... de me justifier... non, il ne me croirait plus... il ne doit plus avoir pour moi... ni confiance, ni amitié... (*s'approchant de la table.*) Et ce papier... ces présents qu'il m'offrirait avec tant de générosité... il faut tout lui renvoyer... il faut partir aujourd'hui, ce soir... même... mais puisqu'il a pu me juger ainsi; puisqu'il a pu me condamner sur les apparences, il connaîtra toute la vérité... il saura... oui, il saura que malgré moi, je l'ai toujours aimé... et que je le quitte pour jamais... (*Elle se met à la table.*) C'est cela... demain, quand je serai loin de ces lieux... on lui remettra ma lettre... (*on entend la symphonie du bal.*) C'est le bal... (*elle prend la plume, et s'arrête en écoutant la musique de la danse, que l'on entend dans le lointain et qui accompagne la romance suivante.*) Il est là (*montrant la fenêtre qui est restée ouverte.*) il est heureux !.. et moi... seule... seule toute la vie. (*elle s'assied, et crit.*)

ROMANCE.

*(Elle écrit et se parle en même temps.)*1^{er}. COUPLET.

Adieu , douce espérance
Dont s'enivra mon cœur ;

Une seule imprudence
 Me ravit le bonheur...
 Hélas !... lui dois-je écrire
 Des regrets superflus...

(*Après une pause.*)

Ah ! je puis tout lui dire...
 Je ne le verrai plus.

(*Pendant la ritournelle, elle ploie la lettre, et y met l'adresse.*)

2^e. COUPLET.

(*Elle quitte la table.*)

Dans cet écrit sincère,
 Qu'il me juge à son tour...
 Il me plaindra j'espère...
 Mais quoi ! parler d'amour...
 Du trait qui me déchire
 Et de mes vœux déçus !

(*Après une pause.*)

Ah ! je puis tout lui dire,
 Je ne le verrai plus.

J'entends quelqu'un !... ah ! mon cœur me disait qu'il reviendrait... (*Elle court vivement à la porte, et reste stupéfaite.*) Non... c'est Pierre !

SCÈNE XIII.

THÉRÈSE, PIERRE.

PIERRE, *à part.*

La v'là... et elle est toute seule... par exemple, depuis que j'attends je n'pouvais pas choisir un meilleur moment. (*Haut.*) Madame Thérèse...

THÉRÈSE.

Que me veux-tu ?

PIERRE, *embarrassé.*

Ah !... je venais... je venais savoir pourquoi vous n'êtes pas

au bal sur la pelouse... tout le monde y est... le village et le château... à propos de ça... dites donc tantôt... notre prétendu, quoiqu'il ait comme ça un petit air... de rire... était-il déconcerté, quand je l'avons surpris à vos genoux, et puis vous ne savez pas... il paraît que c'est maintenant le tour de mamzelle Juliette.

THÉRÈSE.

Comment!

PIERRE.

Oui, c'est elle à présent qui se moque de M. Alfred.

THÉRÈSE, *avec joie.*

En vérité?...

PIERRE.

Faut qu'il soit simple comme il est, pour donner encore la dedans... car elle vous le traite... comme on n'a jamais traité quelqu'un.

THÉRÈSE, *de même.*

J'entends... elle lui a déclaré qu'elle ne l'aimait pas... qu'elle ne l'épouserait jamais.

PIERRE.

Laissez donc!... il n'y aurait plus de frime... oh! elle y met plus de finesse que ça... elle vous a un air enchanté... et puis des prévenances, des agaceries... enfin comme vous faisiez tantôt...

THÉRÈSE.

Ah! des prévenances...

PIERRE, *riant.*

Sans doute... Tenez, vous pouvez les voir d'ici... mademoiselle Juliette ne le quitte pas plus que son ombre... c'est toujours avec lui qu'elle danse... enfin, j'ai vu... vous allez rire... j'ai vu qu'elle se laissait baiser la main... Eh bien, madame Thérèse, qu'est-ce que vous avez donc?

THÉRÈSE.

Rien... je ne sais... un mal de tête!... mais je t'écoute... continue...

PIERRE.

Oh! dame, c'est amusant, pas vrai?... le plus drôle... ça,

je parierais que c'est un semblant : le plus drôle , c'est qu'ils ont parlé de notaire , de mariage... eh bien , madame Thérèse... ça vous reprend !...

THÉRÈSE.

Non , non... cela va mieux... mais qu'il ne soit plus question de M. de Cernay.

PIERRE.

Oui , vous avez raison... il faut en finir avec lui.

THÉRÈSE.

Et pour cela , je compte sur toi... Tu lui remettras demain cette lettre...

PIERRE.

J'entends... c'est encore quelque manigance pour l'achever... (*Retournant la lettre.*) C'est dans cette lettre-là , n'est-ce pas que vous vous moquez de lui... et que vous lui dites que vous ne l'aimez pas... de sorte qu'après cela... tout sera baclé.

THÉRÈSE.

Oui , quand il l'aura lue... nous ne nous verrons plus.

PIERRE.

J'vas la porter tout de suite.

THÉRÈSE.

Non , garde-t-en bien... je veux qu'il ne la reçoive que demain... demain , entends-tu ? (*à part.*) Allons tout préparer et partons ce soir même... (*Haut.*) Adieu , Pierre... je te quitte... j'ai besoin d'être seule...

PIERRE.

Comment , madame Thérèse , vous vous retirez déjà... ? (*souriant.*) C'est qu'il y a bien long-temps que j'ai quelque chose à vous dire... quelque chose que vous savez bien...

THÉRÈSE.

A la bonne heure... mais plus tard...

PIERRE.

Oui , madame Thérèse , plus tard... je l'aime mieux... et alors... je vous dirai... Vous m'y ferez penser... n'est-ce pas , madame Thérèse...

La Meunière.

THÉRÈSE.

Adieu Pierre!.. adieu mon ami ! (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE XIV.

PIERRE , seul , la regardant partir.

Adieu... madame Thérèse... ouf! elle a dit : mon ami!... et puis elle renvoie l'autre... ça fait bien... (*se retournant et apercevant Alfred.*) Allons... le v'là encore... est-il tenace ?... il ne peut pas la laisser tranquille , c'te femme.

SCÈNE XV.

PIERRE , ALFRED.

ALFRED.

Je n'y puis plus tenir... je me suis échappé un moment... l'inquiétude... l'agitation... (*A Pierre.*) Où est Thérèse ?...

PIERRE , à part.

Eh bien , il est sans façon ! (*Haut et montrant la porte à droite.*) Monsieur... elle est là !... mais elle ne reçoit personne... il y a des gens qui avaient à lui parler de choses plus intéressantes , et qui ont remis cela !

ALFRED.

Ne te fâche pas , mon cher Pierre , mon ami !..

PIERRE.

Du tout , je ne ne suis pas votre ami !

ALFRED.

Tu le deviendrais , si tu savais combien je suis malheureux... Depuis que j'ai revu Thérèse , je ne peux te dire quel changement s'est fait en moi , son image me poursuit partout , et je sens là...

PIERRE , le regardant avec satisfaction.

Ça vous fait mal , n'est-ce pas ?

ALFRED.

Tu ne sauras jamais ce que je souffre... c'est une fièvre... un feu dévorant...

PIERRE.

Oui, comme des charbons qui vous courent dans les veines... (*A part.*) C'est bien ça... eh bien, tant mieux... je ne suis pas le seul, au moins.

ALFRED.

Ah! si elle ne m'avait pas trompé... si elle avait été sincère... tu ne peux pas t'imaginer ce que j'aurais fait pour elle... je l'aurais épousée... je crois...

PIERRE.

Comment!.. eh bien, par exemple, je voudrais bien voir!..

ALFRED.

Oui, mon ami, je l'aurais épousée! et qui m'en aurait empêché?.. je n'ai, grâce au ciel, ni titres, ni dignités... je n'ai que ma fortune... et le fils d'un riche négociant pouvait l'offrir sans honte à la fille d'un brave militaire... mais après sa trahison... sa perfidie... je veux encore la voir, pour lui dire qu'elle a perdu tous ses droits à mon affection, et même à mon estime...

PIERRE.

Par exemple, c'est trop fort... apprenez que madame Thérèse mérite l'estime de tout le monde, entendez-vous?..

ALFRED.

Quoi! mon ami, tu penses qu'elle est encore digne de mon amour!..

PIERRE.

C'est-à-dire... non... oui... si fait, je veux dire seulement... parce qu'enfin... madame Thérèse... c'est connu!

ALFRED.

Je me suis donc trompé...

PIERRE.

Du tout... mais si vous l'aviez vue tout à l'heure si bonne,

si aimable, et cependant elle souffrait... elle était triste, malade...

ALFRED, *avec joie.*

Triste... malade... il serait vrai?..

PIERRE.

Eh bien! a-t-il mauvais cœur?..

ALFRED.

Mon ami, tu me rends l'espérance!.. elle m'aime encore!..

PIERRE.

Je vous dis que non... et je le sais...

ALFRED,

Tu te trompes... j'en suis sûr...

PIERRE.

C'est elle-même qui tout à l'heure, ici... m'a répété qu'elle ne vous aimait pas... qu'elle ne vous aimerait jamais.

ALFRED.

C'est égal, mon ami; tu as mal compris, mal interprété... et à moins que je n'apprenne d'elle même.

PIERRE.

Ah! ça, est-il entêté?.. il m'en mettrait en colère... Eh bien, puis qu'il n'y a pas moyen de vous convaincre... tenez... voilà... une lettre qui prouve le cas qu'elle fait de vous... une lettre qu'elle m'avait bien défendu de vous remettre avant demain matin... mais, puisque vous êtes si obstiné... (*Il lui donne la lettre.*) Là, vous n'avez que ce que vous méritez... allons donc, et que ça finisse.

ALFRED, *très-agité et lisant,*

Juste ciel! qu'ai-je lu?.. (*Il se précipite dans la chambre de Thérèse, pendant que Pierre lui tourne le dos, et se frotte les mains.*)

PIERRE.

C'est ça... c'est bien fait... et j'espérons que maintenant... vous... (*regardant autour de lui, et ne le voyant plus.*) Eh bien! où est-il donc?.. madame Thérèse!.. (*courant à la porte qui est fermée.*) est-ce qu'il voudrait enlever la

Meunière?... Dieux! la Meunière!.. au secours! au secours!
(il court à la cloche et sonne de toutes ses forces.)

(Tous les paysans accourent.)

SCÈNE XVI.

JULIETTE, ADELINÉ, PIERRE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHOEUR.

Eh mais! d'où viens donc ce tapage.

Qui met le troubl' dans le village?

Le feu serait-il au moulin

Pour sonner ainsi le tocsin?

(Pendant que Pierre parle bas aux deux Dames.)

CHOEUR.

Pourquoi ce bruit soudain?

LES DAMES aux Paysans.

Silence... qu'on se taise.

(A Pierre.)

Réponds-nous...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ALFRED, THÉRÈSE. *La porte s'ouvre : Alfred paraît, tenant Thérèse par la main.*

LES DAMES.

Qu'ai-je vu, Monseigneur?

CHOEUR, à demi-voix.

Monseigneur... et Thérèse!..

ALFRED.

Oui, mes amis... c'est elle... c'est Thérèse,
 A qui je viens d'offrir et ma main et mon cœur.

ALFRED, aux Paysans.

Oui, mes amis, d'un sort prospère

Ensemble.

Nous goûterons tous la douceur;

(*A Thérèse.*)

Désormais, t'aimer et te plaire
Sera pour moi le vrai bonheur.

THÉRÈSE.

Oui, Thérèse ne pouvait guère
Espérer cet excès d'honneur.

(*Aux Dames.*)

Ah! daignez me voir sans colère,
Et me pardonner mon bonheur.

LES DAMES.

Quelle aventure singulière,
Et pour Thérèse quel honneur!

(*Se regardant l'une l'autre.*)

Oui, son dépit et sa colère
Me consolent de son bonheur.

PIERRE.

Quelle aventure singulière,
Thérés' qui détest' Monseigneur,
Et qui l'écoute sans colère :
Ça n'se peut pas, c'est une erreur.

CHOEUR DE PAYSANS.

Quelle aventure singulière,
Et pour Thérèse quel honneur!
Chacun de nous d'un cœur sincère,
Se réjouit de son bonheur.

JULIETTE ET ADELINÉ.

Comment, Monsieur de Cernay...

ALFRED, *galment.*

Ma foi, Mesdames... j'en suis confus comme vous... et j'en aurais presque des remords, si vous ne m'aviez donné l'exemple des trahisons... ne trouvez donc pas mauvais que je porte ailleurs l'offre de ma main... (*montrant Thérèse.*) J'ai l'honneur de vous présenter madame de Cernay.

Ensemble.

PIERRE, *stupéfait.*

Eh bien!... et moi donc... moi qui avais attendu jusqu'à présent...

ADELINÉ, *avec dépit.*

Cette chère petite Thérèse mérite son bonheur... (*regardant Juliette.*) Ça m'est égal... j'aime mieux que ce soit elle!

JULIETTE, *de même.*

Alphonse en sera enchanté, et moi aussi... (*à part.*) Cè n'est pas ma cousine qui l'épouse.

THÉRÈSE, *émue.*

Ah! Mesdames...

PIERRE, *le cœur gonflé.*

C'est donc pour tout de bon, madame Thérèse... c'est donc vous qui vous mariez... et qui allez devenir grande Dame.

THÉRÈSE, *lui tendant la main.*

Oui... mon pauvre Pierre.

PIERRE, *sanglottant.*

Ah! ah! j'en suis bien content.

CHOEUR FINAL.

Amis, rassemblons le village,
Ce jour est celui d'not' bonheur.
Célébrons tous le mariage
De Thérèse et de Mousigneur.